

Le sens profond de l'acte eucharistique

Raismes – 7 Février 2019

Les organisateurs de cette journée ont pensé, à juste titre, que l'on ne pouvait pas parler de l'adoration eucharistique, objet de la réflexion de cette après-midi, sans parler aussi, et à vrai dire d'abord, de la célébration même de l'eucharistie.

Mon propos est donc de redire le sens profond du sacrement : que faisons-nous quand nous célébrons l'eucharistie ? Disons même pour être précis : quand nous accomplissons l'*acte* eucharistique, car je ne parlerai pas de la messe dans son ensemble, de sa structure, de ses différentes parties, du rapport entre les deux tables de la parole et du pain, etc. Je me concentrerai sur le cœur de la célébration, ce que j'appelle l'acte eucharistique, à savoir la prière eucharistique, ce qu'elle signifie et ce qu'on y accomplit, pourquoi et en vue de quoi nous l'accomplissons.

I. Une conception habituelle, mais partielle et même réductrice de l'eucharistie

Résumons-la ainsi : Le Seigneur est retourné auprès du Père, mais il nous a laissé, pour nous consoler et nous nourrir de lui, de sa présence, de sa vie et de son amour, son Corps. Merveille ! Il est là ! Offert, donné, à notre disposition, si je puis dire. Et il ne nous manquera jamais. Vrai Corps. Sa personne même. Pas un symbole de lui, mais lui-même. Présence réelle, véritable, substantielle. De sorte que l'essentiel du rite eucharistique est la consécration du pain et du vin qui le rend présent et qui va permettre, par la communion, de nous unir à lui. Je vais donc à la messe pour rencontrer le Seigneur Jésus. Rencontre spécifique, intime et personnelle due à ce "miracle" qu'est la Présence réelle advenant au milieu de l'assemblée à ce moment solennel et unique entre tous : la consécration.

C'est probablement ainsi que la plupart des fidèles, des fidèles fervents, vivent l'eucharistie.

Au risque de vous étonner, je dirais que si une telle conception de l'eucharistie n'est évidemment pas hérétique, ni même erronée, elle est tout de même très réductrice, et qu'elle "fausse" la signification véritable du sacrement, au sens où elle "désaxe" cette signification.

Et pourtant, cette conception est extrêmement fréquente. En particulier chez les chrétiens qui ont une vie spirituelle, les chrétiens authentiquement attachés au Seigneur Jésus. Plus ils sont fervents, plus ils ont même peut-être cette conception de l'eucharistie. Pour eux (pour vous ?), la messe, c'est le moment de la rencontre intime et personnelle avec le Christ, puisqu'on s'unit à lui de la manière la plus forte qui soit : en mangeant sa chair, c'est-à-dire en nous incorporant sa propre personne.

Le moment le plus important de la messe est donc la consécration. Un vrai chrétien s'agenouille à ce moment-là. Pour certains, ne pas le faire, c'est presque déjà un dangereux progressisme. Et rien n'est de trop pour solenniser ce moment :

enfants de chœur en nombre devant l'autel avec des cierges, l'encensoir, les clochettes, etc. La consécration donc, et la communion, bien sûr. L'une étant ordonnée à l'autre. Et la communion, c'est la rencontre intime et personnelle avec le Christ. Bref, la messe : un miracle pour que je puisse m'unir à Jésus. Or je le redis : sans être fausse, cette conception est tout de même fortement « faussée ».

Mais il vaut la peine de se demander : pourquoi est-ce la conception habituelle ?

Pour diverses raisons :

a) Un déficit catéchétique. La plupart des fidèles savent peu ce qu'est le sacrement de l'autel, parce qu'on ne leur a jamais vraiment expliqué, tout simplement ! Un enseignement riche, complet et précis fait cruellement défaut. La réforme liturgique de Vatican II n'a donné lieu à aucun enseignement approfondi sur la liturgie eucharistique proprement dite.

b) Une raison historique. À savoir les controverses sur la Présence réelle qui jalonnent l'histoire du sacrement en Occident, notamment depuis la Réforme protestante, et qui ont focalisé l'attention et la foi sur un seul point : la présence du Christ dans les espèces consacrées.

c) Une raison liturgique ancienne. Pendant très longtemps la consécration a été comme détachée de l'ensemble de la prière eucharistique. Celle-ci était dite par le prêtre à voix basse, comme étant sa prière, sans qu'elle soit la prière de l'assemblée et sans que les fidèles sachent bien ce qui était dit. Seul le moment de la consécration était signifié par divers rites : clochettes, cierges, etc. Les fidèles en retiraient l'idée que ce qui comptait vraiment c'était la consécration. Le reste importait peu.

d) Des raisons liturgiques contemporaines : nos pratiques actuelles. Je parle de nos messes « habituelles » qui ont souvent une très grande faiblesse : la brièveté de la Prière eucharistique, puisque trois fois sur quatre, hélas, on prend la Prière eucharistique II. Or celle-ci n'aide pas à une intelligence profonde du sacrement, parce que sitôt commencée, on est déjà à la consécration. C'est d'autant plus vrai que pour la plupart des fidèles la Prière eucharistique commence après le *Sanctus*. De fait, en Occident, les Préfaces dites « mobiles » (c'est-à-dire qui varient) accentuent l'idée que l'essentiel commence après la Préface et le *Sanctus*. Or avec la Prière eucharistique II, sitôt le *Sanctus*, on est à la consécration.

Dans cette conception, le contenu de la Prière eucharistique n'a guère d'importance. D'abord c'est l'affaire du prêtre, et avant et après la consécration, il y a quelques petites prières, mais qui n'ont en définitive pas trop d'importance. De sorte aussi que plus c'est court, mieux c'est ! Mais en Orient, beaucoup de Prières eucharistiques sont deux ou trois fois plus longues que les nôtres. La sobriété est peut-être le génie propre de l'Occident latin, mais cela a des limites et même un revers incontestable.

Quelle que soit leur importance, les paroles dites de la « consécration » ne peuvent aucunement être détachées de l'ensemble de la « Prière eucharistique » qui seule leur donne tout leur sens (Prière eucharistique qu'on appelle encore « Canon », c'est-à-dire « Règle », ou « Anaphore », c'est-à-dire prière « portée en haut », prière qui monte vers Dieu le Père).

Ma conclusion de ces quelques réflexions est simple : ce qui est essentiel, c'est l'ensemble de la Prière eucharistique, *avec sa structure et son contenu*. Mais qu'est-ce qu'une Prière eucharistique avec sa structure et son contenu ? Il est probable que la plupart des fidèles seraient embarrassés pour répondre.

Et plus encore, ils seraient décontenancés, si on leur disait qu'il est impossible de savoir ce qu'est la Prière eucharistique, si on ignore qu'elle s'enracine dans la liturgie juive du repas pascal, et si on leur demandait : mais que faisaient les anciens Hébreux au cours de ce repas ?

II. Le repas pascal, source et matrice de l'eucharistie

L'eucharistie chrétienne s'enracine dans le repas pascal d'Israël et en reprend la signification fondamentale, mise en relation cette fois avec la mort et la résurrection de Jésus, de sorte que si nous ne savons pas ce qu'était le repas pascal et sa signification, le sens profond de l'eucharistie nous échappe.

Je le redis : l'eucharistie reprend la signification fondamentale du repas pascal d'Israël, et ce, malgré deux différences importantes : 1) l'eucharistie n'est pas une célébration annuelle, comme l'était le repas pascal des Hébreux, mais hebdomadaire, et même quotidienne, et 2) l'eucharistie est célébrée en référence à la mort et la résurrection de Jésus.

Pourquoi Israël célébrait-il la Pâque ? Il la célébrait *pour avoir part à l'événement sauveur* qui avait eu lieu lors de la sortie d'Égypte.

La première Pâque (Ex 12 – Première lecture de la messe du Jeudi Saint) avait eu lieu au moment même où Israël était sorti d'Égypte. Et l'ordre avait été donné à Israël de célébrer cette délivrance chaque année, à travers un rite appelé « mémorial » : la Pâque ou repas pascal.

L'ordre avait été donné par Dieu, non pas pour qu'Israël se souvienne, mais pour qu'il ait part à la délivrance originelle. Le but du rite était moins de se rappeler, que de vivre aujourd'hui l'événement premier afin d'en bénéficier.

Le but du rite était d'abolir la distance spatiale et temporelle qui séparait désormais de l'événement fondateur ; l'abolir, de sorte que cet événement ne concerne pas seulement ceux qui historiquement en avaient été les témoins et les bénéficiaires, mais chaque israélite, dans la suite des âges.

La question est en effet celle-ci : comment être présent à un événement passé qui n'a eu lieu qu'une seule fois un jour du temps ? Y être présent pour y avoir part, c'est-à-dire en recevoir la puissance de vie, de grâce et de salut dont il était porteur. La réponse est justement : par un « rite sacramentel » – expression que je n'hésite pas à utiliser pour qualifier le repas pascal des Hébreux – un rite dont la signification, dont la force, dont l'effet, est justement de ramener ceux qui le célèbrent à l'événement initial. Et cela, afin qu'ils en bénéficient et y aient part, exactement comme leurs lointains ancêtres.

Vous aurez noté la manière dont je m'exprime : « ramener ceux qui le célèbrent à l'événement initial ». Il s'agit en effet d'aller moins du passé au présent, que du présent (l'aujourd'hui de la célébration) au passé. Pourquoi le sens de ce

mouvement est-il capital ? Parce que l'événement fondateur est unique : il a eu lieu une seule fois, à un moment précis du temps ; il ne s'était jamais passé auparavant et il ne se répétera jamais dans sa factualité singulière. Il a été unique et il restera unique.

Transposons tout de suite à l'eucharistie ce que je viens de dire.

Notre salut n'est pas la sortie d'Égypte, mais la mort et la résurrection de Jésus. Or, cet événement est absolument unique. Il a eu lieu un jour précis du temps : « sub Pontio Pilato ». C'est une seule fois, une fois pour toutes que Christ est mort pour nos péchés et qu'il est ressuscité pour notre justification.

Comment en bénéficier, alors que nous n'étions ni au pied de la Croix pour avoir part à l'aspersion du sang de Jésus, ni dans la maison de Jérusalem, le soir de Pâques, pour avoir part au souffle du Christ ressuscité qui envoie l'Esprit sur les apôtres, comme on le lit en Jn 20 ? Comment en bénéficier ? La réponse est simple : par la célébration d'un rite spécifique qui s'appelle un « mémorial ».

En premier lieu, il est essentiel de voir que dans la Bible, ce n'est pas l'homme qui invente ce rite spécifique. Les Hébreux ne se faisaient pas un « film » pour remonter le temps, et nous-mêmes, à l'eucharistie, nous ne nous faisons pas un « film » pour tenter de « remonter le temps » par un effort de l'imagination. Le rite, c'est Dieu qui le donne. Le mémorial, tout mémorial, est toujours un don de Dieu. Derrière la prescription « Vous ferez cela », il y a un don. J'ai dit « tout mémorial », car si le rite de l'agneau pascal était le principal mémorial en Israël, il y en avait beaucoup d'autres donnés par Dieu à son peuple. Ce pouvait être un rite à pratiquer, mais aussi un objet, une démarche ou l'usage particulier d'une chose : mais à chaque fois, c'est Dieu qui prescrivait et donnait le mémorial. Or pourquoi le donnait-il ? Pour que son peuple le mette en œuvre, le fasse valoir devant Dieu, aux yeux de Dieu, et ainsi provoque son agir et son intervention salvifique ; en un mot : pour que Dieu se souvienne de son peuple et sauve ceux qui vivent aujourd'hui comme il a sauvé ceux qui vivaient hier. Le but du mémorial n'est pas d'abord que l'homme se souvienne, mais que Dieu se souvienne, donc agisse et sauve. C'est pour cela qu'il a donné une sorte de « levier » extraordinairement puissant sur sa « mémoire » : le mémorial précisément.

Si on comprend cela, on peut regretter vivement la traduction « Faisant ici mémoire de la mort et de la résurrection » qui laisse toujours penser que c'est nous qui faisons un acte de mémoire, alors que nous en appelons à la mémoire de Dieu et que le sens de l'expression est celui-ci : « Mettant en œuvre le mémorial que tu nous a donné pour participer à la mort et à la résurrection du Christ, nous en appelons à ta mémoire bienveillante : souviens-toi de nous et fais-nous passer de la mort à la vie ». Pareillement, le précepte de Jésus : « Vous ferez cela en mémoire de moi » devrait être traduit par : « Vous mettrez en œuvre mon mémorial, c'est-à-dire le mémorial que je suis ».

De cette racine de l'eucharistie qu'est le repas pascal d'Israël, nous comprenons donc que le sens premier de l'eucharistie est d'être un sacrement salvifique ou *rédempteur*. Nous célébrons l'eucharistie pour sortir d'Égypte, pour passer de la mort à la vie.

Il s'agit de beaucoup plus que d'une rencontre affective avec Jésus, il s'agit de *sortir* d'Égypte.

Pourquoi sortir d'Égypte ? Parce que nous ne cessons d'y retourner ! Parce que nous ne cessons de nous remettre sous le joug de Pharaon, c'est-à-dire sous toutes les servitudes du péché ; parce que nous ne cessons d'être soumis ou de nous soumettre à toutes sortes de mort spirituelle ; parce que nous ne cessons de défaire notre unité de peuple créé par Dieu pour retourner à l'état de tribus dispersées, d'hommes et de femmes errants, chacun suivant son chemin ; hostiles, divisés, rivaux ; parce que nous ne cessons de nous donner à nous-mêmes la mort par toutes sortes de choix, de comportements, de faiblesses, de lâchetés, de reniements, et parce que nous ne cessons de recevoir la mort de la main des autres, par toutes sortes de meurtrissures, d'affronts, d'humiliations, de violences.

Qui ne fait pas l'expérience de la mort, ne peut pas donner son vrai sens à l'eucharistie.

Donc, notre sortie d'Égypte, à nous chrétiens, c'est la mort et la résurrection du Seigneur.

Par elle, Dieu nous a fait sortir du péché, de la mort et de la dispersion.

Par elle, il nous a « arrachés au pouvoir des ténèbres » (Col 1, 13) et nous a ouvert les portes de la Terre promise : la vie éternelle, qui est déjà commencée.

Par elle, il nous arrachés à la vie absurde qui est de fabriquer des briques et encore des briques pour construire des hangars et des entrepôts, comme il est dit des Hébreux au pays d'Égypte.

Par elle, il nous arrache à la servitude d'une vie sans but, où nous gémissons sous le poids de l'absurdité.

Par elle, il nous ressuscite en faisant de nous des fils libres, aimés et aimants.

Par elle, il commence à tisser la communion avec lui et entre nous, communion qui sera la substance même de la vie incorruptible qui nous est réservée dans les cieux.

Célébrer l'eucharistie sans avoir une vive conscience que Dieu nous a réellement fait sortir d'Égypte en Christ, et sans avoir une vive conscience que nous ne cessons d'y retourner, n'a pas de sens. Et nous la célébrons précisément pour en sortir un peu plus chaque jour grâce à la fidélité de Dieu et son engagement imprescriptible ; une fidélité à laquelle nous en appelons.

III. Le sens fondamental de la Prière eucharistique

Tout ce que je viens de dire est inscrit dans les mots mêmes des anaphores. Le but de la prière eucharistique est en effet d'en appeler à la fidélité de Dieu pour qu'il achève son œuvre de salut.

De ce point de vue, la structure de la prière eucharistique est simple : elle comporte deux temps, deux mouvements : 1) l'anamnèse, c'est-à-dire l'évocation mémorielle de tout ce que Dieu a fait ; 2) la supplication ou l'intercession pour qu'il fasse encore. Dans le premier temps nous rappelons à Dieu dans l'action de grâce, tout ce qu'il a accompli pour nous, en le lui redisant, en le lui mettant en

quelque sorte sous les yeux ; et dans le second, nous demandons que cela ne soit pas vain pour nous aujourd'hui, mais au contraire pleinement efficace, et nous le lui demandons en nous appuyant sur son action passée comme sur un gage.

L'anamnèse (pas le chant), c'est la célébration laudative et festive, de tout ce que Dieu a fait. On nomme, on évoque, on rappelle, on décrit, on énumère. Ici toute l'histoire du salut, depuis la Création initiale qui est le début de l'Alliance jusqu'à l'événement christique, a sa place ! Le récit narratif devrait être long, puissant et même lyrique !

Il se limite souvent, hélas, aux deux ou trois phrases de la Préface ou de ce qui suit le *Sanctus*. Mais ce devrait être très développé (car « plus on raconte, plus on a de bonheur », comme le dit une phrase magnifique du *Seder* des Hébreux) :

« Tu as créé le monde, tu nous l'as donné, tu as élu Abraham, tu as fait Alliance avec lui, tu as perpétué ton Alliance avec Isaac et Jacob, tu as élu Moïse, tu t'es révélé à lui, tu as fait sortir ton peuple d'Égypte, tu as scellé l'Alliance avec lui au Sinaï, tu lui as donné la Loi pour le former, l'éduquer et le conduire, tu lui as donné les Juges et les Prophètes, tu lui as sans cesse remis ses fautes, tu l'as châtié lors de l'Exil, mais tu as couvert toute sa faute, tu n'as jamais brisé ton Alliance, tu as sans cesse pardonné, tu as envoyé ton propre Fils, tu l'as donné pour qu'il nous révèle ton nom et ton visage.

Lui-même a fait ceci et cela, et encore ceci et cela, nous révélant en tout ton amour. À la fin, il a étendu les mains, il a souffert la passion, s'offrant à la mort comme un agneau innocent conduit à l'abattoir ; il a brisé la mort, il est ressuscité, il a pardonné nos fautes, il a envoyé l'Esprit bon et sanctifiant qui renouvelle la face de la terre. En lui ton Alliance est devenue éternelle. De cette Alliance indestructible, il nous a laissé un mémorial au cours de son dernier repas pour que nous en appelions efficacement à cette Alliance indestructible. Et c'est ce que nous faisons ici même à cet autel ».

Voici ce que devraient être le mouvement, le contenu et le souffle de la première partie de toute anaphore.

Parvenue à ce point, la narration insère alors le récit de l'Institution au style direct, c'est-à-dire avec les paroles mêmes de Jésus – ce que toutes les anaphores latines et presque toutes les anaphores orientales ont fait depuis le III^e siècle –, mais on pourrait aussi ne faire qu'évoquer au style indirect le dernier repas, sans rapporter *expressis verbis* les paroles mêmes de l'Institution. Fondamentalement, le sens serait le même et l'efficacité du sacrement, la même. De fait, à l'origine de l'Église, pendant un ou deux siècles, la Prière eucharistique ne comportait pas le récit même de l'Institution ; on se contentait de l'évoquer. Et aujourd'hui encore, telle anaphore d'Orient, dont l'Église catholique reconnaît la pleine validité, ne comporte pas le récit de l'Institution tel que nous l'avons.

Puis on passe à la deuxième partie de la Prière eucharistique : l'intercession ou supplication : « C'est pourquoi célébrant ici le mémorial de ton Alliance suprême – la mort et la résurrection de Jésus – nous te supplions... ».

Mais en vue de quoi supplions-nous ?

1) Fondamentalement pour être remis dans l'Alliance, vraiment enracinés en elle, et qu'ainsi « nous soyons rassemblés par l'Esprit saint en un seul corps » (PE II), « pour que nous soyons un seul corps et un seul esprit dans le Christ » (PE III) « pour être rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps et que nous soyons dans le Christ une éternelle offrande à ta gloire » (PE IV).

Cette prière pour l'*unité* est essentielle, parce qu'il s'agit du dessein même du Père : rassembler ses fils dans son Fils, édifier le Corps de son Fils, faire de l'Église un corps un et saint dans l'amour, pour qu'elle soit le témoin de Dieu dans le monde, le signe et le sacrement du salut pour le monde.

2) Cette prière pour l'unité inclut donc la dimension *rédemptrice* du sacrement de l'eucharistie. Car ce sont bien nos péchés qui nous séparent, nous divisent, nous dispersent. « Regarde le sacrifice de ton Église et daigne y reconnaître celui de ton Fils qui nous a rétabli dans ton Alliance » (PE III) ; autrement dit : « Regarde, Père, l'infinie beauté de ton Fils sur la Croix, lui le seul qui soit resté totalement fidèle à l'Alliance, et puisque nous nous réfugions à l'ombre des bras de la Croix, fais grâce et pardonne-nous ».

3) Enfin, nous demandons que tous aient part à ce salut qui est communion :
a) les vivants (intercession pour les vivants, pour l'Église, ses membres, pour tous les hommes, pour leurs besoins, même matériels et tout ce qui favorise leur croissance, leur paix, leur sécurité, leur vie religieuse ; b) les défunts.

4) Pour l'achèvement de l'Alliance et du Dessein de Dieu dans la consommation céleste de toutes choses : « Accorde l'héritage de la vie éternelle... ».

IV. La Présence eucharistique du Christ : gage et moyen

Il est bien évident que la Présence réelle du Christ dans l'eucharistie est le centre incandescent du Sacrement. Aucun doute là-dessus. Tous les sacrements nous donnent la grâce du Christ, seule l'Eucharistie nous donne le Christ lui-même. Présence vraie, réelle, substantielle, comme dit le concile de Trente. J'ajouterais volontiers : *personnelle*. Si on avait le temps, je développerais ce point important.

Je voudrais surtout situer cette présence et son sens par rapport à tout ce que j'ai dit précédemment et donc à l'intérieur de la Prière eucharistique dans son ensemble. Parce que seule cette Prière lui donne tout son sens, et la messe ne consiste pas à consacrer des hosties pour l'adoration eucharistique. L'adoration n'a de sens que comme la préparation et plus encore comme le prolongement de l'acte eucharistique. Ce n'est pas toujours bien compris ou vécu, mais c'est essentiel.

J'explique à présent les deux mots de mon titre : la présence eucharistique « gage et moyen ».

Gage. Notre supplication – « Fais-nous passer de la mort à la vie » – s'appuie sur la fidélité et l'engagement de Dieu, dont la Présence eucharistique est la preuve suprême. Notre supplication pour sortir d'Égypte, pour avoir part au pardon des péchés et à tous les biens du salut s'appuie sur le fait que l'Alliance scellée dans la mort et la résurrection de Jésus a, ici-même à l'autel, sur l'autel, sa preuve absolue.

Nous ne nous persuadons pas que Dieu est fidèle et nous sauve. Nous le croyons avec certitude, parce que Dieu lui-même nous le montre ici-même.

Je redis que le mémorial dans la Bible n'est pas un acte psychologique de l'homme qui se remémore quelque chose, mais un don de Dieu, un gage que Dieu donne pour que nous puissions en appeler à lui avec la certitude d'être écoutés, regardés et exaucés : « Quand tu mettras en œuvre le mémorial que je te donne, dit en substance Dieu, je me rappellerai mon Alliance, je me souviendrai de toi et je t'exaucerai ». Le mémorial est en quelque sorte un moyen que Dieu nous donne dans sa miséricorde pour le prendre en quelque sorte au piège de son amour et l'amener à agir en notre faveur.

En célébrant l'Eucharistie, nous mettons sous les yeux du Père son Fils unique, son Fils dans l'acte suprême de son amour filial, la Croix, et nous disons au Père : « Regarde et souviens-toi ». « Souviens-toi de nous en te souvenant de lui, de son obéissance et de son amour ». « Puisqu'il s'est livré sans retour, dans un don sans repentance, de telle sorte qu'il est toujours en acte de donation, toujours en acte d'offrande – ce qui est certain et visible ici-même par sa présence réelle, par cette présence donnée, offerte, alors Père, ne rends pas vain son sacrifice, ne rends pas vain son Mystère pascal, mais rends-les agissant, efficaces et salvifiques pour nous ici assemblés. » Voilà le sens profond du mémorial eucharistique et de la Prière eucharistique où nous faisons l'anamnèse des dons de Dieu, du Don du Fils, tout en suppliant pour l'accomplissement plénier du salut. Et cette prière n'est pas vaine, puisque le Christ lui-même se rend présent et intercède pour nous devant le Père tandis que nous célébrons son mémorial.

Moyen du salut. Cette présence est ordonnée à un salut effectif, une transformation et une sanctification qui s'accomplissent normalement par la manducation du Corps eucharistique de Jésus. Cette transformation et cette sanctification n'ont rien d'automatique – je vais y revenir –, mais la finalité dernière de l'acte eucharistique est bien que nous passions de la mort à la vie en nous unissant intimement, en nous incorporant au Christ qui est passé lui-même de la mort à la vie.

C'est bien notre incorporation au Christ qui est en effet décisive. Car la vie chrétienne n'est pas l'accueil du message du Christ, mais de *la vie* du Christ, celle qu'il possède et nous communique en nous unissant à lui. Venu dans le monde pour accomplir le dessein divin dont nous avons parlé, Jésus veut que les siens soient UN. Mais ils ne peuvent l'être qu'*en lui*, étant par nature, divisés et séparés. Il veut que les siens soient un *dans la communauté d'un même amour* — or cela n'est possible qu'en demeurant en lui, car par nous-mêmes nous sommes incapables d'être un, désunis que nous sommes par la différence des idées, des cultures, des affections, et toutes les souillures du péché — ; et il veut aussi que les siens soient un *dans l'identité d'une même nature divine*, où d'hommes mortels, ils deviennent immortels et participants de la vie trinitaire. Mais cela n'est possible que *dans* le Christ.

Le baptême nous incorpore déjà au Christ en nous greffant sur lui. Il fait de nous des membres du Corps du Christ. Mais c'est l'eucharistie qui rend vivante et toujours plus profonde cette incorporation. C'est l'eucharistie qui « renouvelle, fortifie et approfondit cette incorporation à l'Église », Corps du Christ (CEC n° 1396).

Mais je le redis, il n'y a pas d'automatisme à cela, même si la Présence réelle est réelle, c'est-à-dire objective et indépendante de ma foi et de mes sentiments. Elle est réelle, mais elle n'est pas d'ordre physico-chimique et n'agit donc pas à la manière d'un médicament. Un médicament, vous le prenez avant de vous endormir, et il agit pendant votre sommeil, parce qu'il s'agit de molécules chimiques qui interagissent avec les molécules chimiques de votre corps. Mais il n'en est pas ainsi de l'eucharistie. C'est la foi, c'est l'amour du Christ, c'est l'engagement intérieur profond, c'est la qualité de notre vie chrétienne, c'est notre vie de prière, c'est notre sanctification régulière par la confession, c'est l'offrande de nous-mêmes à Dieu, c'est l'adoration, etc. qui vont rendre fécondes ou pas nos communions et faire que l'acte eucharistique sera vraiment pascal pour nous. Aucun sacrement n'agit par magie. J'insiste en particulier sur l'importance de la confession, car il y a aujourd'hui un problème considérable : la séparation quasi-totale entre la confession et la communion. Jadis, ce lien était excessif à l'extrême : on ne pouvait communier que si l'on s'était confessé auparavant. Aujourd'hui, nous sommes tombés dans une situation inverse, mais tout aussi dommageable. En effet, l'immense majorité des pratiquants qui communient tous les dimanches ne se confessent jamais. Or il faut le dire clairement : de telles communions ne sanctifient pas. On ne communie pas pour montrer qu'on fait partie d'un groupe ou d'une communauté, mais pour que notre sanctification dans le Christ, déjà réelle par une vie authentiquement morale, par la prière régulière, la charité, etc., soit portée à son sommet. Si les fondements ne sont pas là, nos communions ne servent à rien. Saint Paul dit même que celui qui mange le corps du Seigneur indignement, mange et boit sa propre condamnation (cf. 1 Co 11, 27).

Conclusion : L'eucharistie, sacrement du 'passage', du 'déjà' et du 'pas encore'

La Présence du Christ dans le sacrement de l'autel est une Présence paradoxale. En effet, en tant que l'eucharistie est un « mémorial », on ne peut réduire cette présence à n'être que 'présence', ici et maintenant. Celle-ci est tout sauf statique, puisqu'elle me ramène à l'*hier* de la Croix et de la Résurrection, et me projette dans le *demain* de l'*eschaton*. Cette Présence m'interpelle : c'est le Christ qui me dit : « Veux-tu *passer* avec moi ? Veux-tu t'*offrir* ? Veux-tu te *donner* ? »

Comme la Pâque personnelle de Jésus n'a eu lieu qu'une fois, la célébrer en mémorial, c'est tout simplement vouloir s'y associer et en bénéficier, autrement dit « passer » nous aussi. Ce qui se donne à vivre dans la liturgie eucharistique, c'est en effet un mouvement, un *exitus*, une sortie (libératrice, sacrificielle, laudative, oblativ), bref un « passage ». Le Christ est *passé* de la mort à la vie, en traversant la mort. « Par lui, avec lui et en lui », nous voulons nous aussi « passer » : « Allons, nous aussi, et mourons avec lui » (Jn 11, 16). « Mourons » pour ressusciter, bien sûr ; mais ce cri de Thomas est bien le nôtre quand nous nous rendons à l'eucharistie.

Que signifie proprement ce passage ? Deux choses : la fin du péché et l'amour parfait (mais c'est tout un) :

- la fin du péché, car le péché est toujours refus de passer 'à Dieu' ou 'en Dieu' dans le don oblatif de soi, et cet Exode véritable s'accomplit dans le mouvement filial du Christ : *En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit*, qui inverse la désobéissance de l'homme : *en mes mains* ;

- et l'amour parfait, car l'amour est oblatif ou n'est pas : *afin que le monde sache que j'aime le Père, levez-vous, partons d'ici* (Jn 14, 31) (levez-vous, partons : deux verbes de mouvement !). De cet exode libérateur débouchant sur la véritable Terre Promise, (la « terre des vivants », la Gloire divine), l'eucharistie est le mémorial qui nous permet déjà de le vivre *avec et dans le Christ*.

De là, le *dynamisme intrinsèque* au sacrement de l'autel. Et cette « tension eschatologique » n'occulte pas la « Présence réelle » ni n'empêche la joie de la reconnaissance, cette joie qui fait dire avec le disciple bien-aimé : « C'est le Seigneur ! » (Jn 21, 7), le cri pascal par excellence.

En fait, cette dynamique pascale du sacrement est le mouvement même de la vie chrétienne qui se convertit réellement chaque jour au Seigneur en s'entendant dire : 'Réveille-toi d'entre les morts'. L'évangile des disciples d'Emmaüs reste ici une page indépassable sur la dynamique pascale de l'eucharistie. Elle atteste en effet l'*exodos* de ceux qui étaient enfermés dans la mort et qui reviennent à la vie dans la reconnaissance du Vivant : « C'est lui ! ».

Mais précisément cette joie de la Présence débouche sur une nouvelle tension, un nouvel appel à « sortir ». Car sitôt reconnu, Jésus « devint invisible » (Lc 24, 31). Ainsi la tension « déjà-pas encore » est vraiment constitutive de la vie chrétienne, et il n'y a pas moyen d'y échapper. Sitôt résolue, elle renaît. Sitôt apaisée, elle réapparaît. Reste donc à y trouver notre joie ; à trouver notre équilibre dans le déséquilibre même. Comme dans la marche qui est un déséquilibre corrigé, un déséquilibre *vers l'avant*. Encore une fois, la tension est inhérente à la vie dans l'Alliance.

Car s'il est vrai qu'à l'eucharistie, nous nous 'reposons', qu'à l'adoration eucharistique, non seulement nous déposons tous nos 'paquets' (l'adoration peut servir aussi à cela), mais que nous nous 'reposons', parce que « dans tes murs, Jérusalem, nos pas enfin s'arrêtent » (Ps 122, 2), parce que nous avons trouvé celui que nous cherchons, celui que notre cœur aime, que nous l'avons « saisi » et ne voulons plus « le lâcher » (cf. Ct 3, 4), car s'il est vrai que celui qui a faim et soif et qui mange et boit, n'a plus ni faim ni soif (cf. Jn 6, 35 : « Je suis le pain de vie. Qui vient à moi n'aura plus faim ; qui croit en moi n'aura plus jamais soif » ; cf. aussi Jn 4, 14), il est vrai également que ceux qui se nourrissent de cette Présence auront *encore* faim, selon la parole de Si 24, 19-21 où la Sagesse – le Christ – dit : « Ceux qui me mangent auront *encore* faim, ceux qui me boivent auront *encore* soif ».

« Encore », c'est-à-dire de *plus en plus* faim, de plus en plus soif. Par amour. Jusqu'au jour où le Christ les fera passer à table et les servira (cf. Lc 12, 37).